

# L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 MARS 1895.

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans  
Bureau: No 323 rue de Chartres.  
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEP PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS  
LUNDI, 4 MARS 1895.

PREX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE

Un an.....	\$12 00
Six mois.....	6 00
Trois mois.....	3 00
Un mois.....	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE

Un an.....	\$3 00
Six mois.....	1 50
Trois mois.....	1 00
Un mois.....	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

**LE SECRET**

—D'UNE—

**TOMBE.**

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

—

TROISIEME PARTIE.

—

LE FILS.

—

(Suite.)

Elle aimait Paul de tout son cœur, de toute la force de son âme; elle se sentait irrésistiblement attirée vers cette femme qui, déjà l'appelaient sa fille, qui venait lui donner le nom de mère; vers cette femme, qui ne portait plus le nom de son mari et qui, cependant, était la mère de Paul. Elle aimerait aussi le père... Est-ce qu'elle ne l'aimait pas déjà, cet homme qui avait beaucoup souffert, qui avait besoin d'affection et de tendresse; cet homme, bon comme son fils, qui, loin de repousser la pauvre Georgette, en voulait faire sa fille.

Mon Dieu! est-ce qu'elle pourrait jamais les aimer assez, les aimer comme ils le méritaient, ces trois êtres qui lui ouvraient leurs bras, lui donnaient une famille, à elle qui n'en avait pas!

Cependant, elle sentait bien que, pour eux, son cœur serait riche de toutes les tendresses et qu'elle se mettrait à la hauteur de tous les dévouements.

Dans son âme généreuse et enthousiaste de son cœur et de son imagination, en se demandant ce qu'elle pouvait leur donner, elle se lançait dans un rêve de sacrifices sublimés.

Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

XXV

INTIMITE.

Après avoir quitté sa mère et Georgette, et ainsi qu'il l'avait annoncé, Paul s'était rendu en toute hâte rue Saint-Maur.

Il était cinq heures, et le gaz était allumé dans l'atelier de sculpture quand le jeune homme y entra.

Lebrun n'était pas à son établi. Les mains derrière le dos, soucieux et agité, il se promenait à travers l'atelier, jetant des regards distraits sur le travail des ouvriers. Ceux-ci se disaient: — Le maître a encore quelque chose; décidément il n'a que des contrariétés depuis quelque temps. Mais de quoi peut-il avoir à se plaindre!

Paul n'eut que le temps de faire trois pas dans l'atelier: son père l'aperçut et vint à lui très vite.

D'un coup d'œil, Lebrun comprit que son fils apportait une bonne nouvelle et, aussitôt, le visage qui s'assombrait sur son front se dissipa.

— Aime-t-il assez son fils, le maître! murmura un des ouvriers à l'oreille d'un de ses camarades.

Lebrun avait pris le bras de Paul et ils étaient entrés dans le bureau, une petite pièce attenante à l'atelier, très simplement meublée, où le sculpteur sur bois recevait ses clients.

— Enfin, tu l'as retrouvée, je le vois au rayonnement de ton re-

gard, dit Lebrun, en laissant échapper un soupir de soulagement.

— Oui, mon père, j'ai retrouvé Georgette, mais sans beaucoup de peine.

— Ah!

— Vous savez qu'en vous quittant je suis retourné à mon atelier.

— Elle y était!

— Elle était chez la concierge, qui l'avait accueillie, comme elle le devait, à bras ouverts.

— La pauvre petite!

— Je l'ai trouvée achevant de prendre une tasse de café, après avoir mangé quelques gâteaux.

— Paul, c'est une brave femme, ta concierge.

— Oui, mon père, très serviable et très dévouée.

— Pourquoi n'est-tu pas accouru immédiatement ici tu savais pourtant que j'étais affreusement inquiet.

— Cher père, rappelez-vous votre jeunesse; nous avions tant de choses à nous dire, Georgette et moi!

Le sculpteur sur bois eut son bon sourire.

— Et tant de baisers à vous donner, fit-il; allons, c'est moi qui ai tort.

— Il est de fait, mon père, que nous nous sommes beaucoup embrassés.

— Je comprends ton bonheur et le sien, dit mélancoliquement Lebrun: vous vous aimez!.....

Paul, tu aimas Georgette comme j'ai aimé ta mère, et Georgette t'aima comme j'aurais dû être aimé!

— Cher père, pourquoi toujours évoquer de pénibles souvenirs!

— C'est vrai, pourquoi!

Il passa les mains sur son front et reprit:

— Tu as raison mon fils, plus de pénibles souvenirs quand une charité se fait dans mon existence. Ah! que Georgette soit pour moi une nouvelle aurore, un réajustement!

Le croirais-tu, Paul, je m'étais mis en tête qu'il n'y aurait jamais place dans mon cœur pour une affection autre que celle que je t'ai pour toi; et bien! je me trompais; oh! tu ne peux en être jaloux, puisque c'est à celle que tu aimas que je donne, que j'ai déjà donné cette seconde place dans mon cœur. Tu le vois, Paul, ce n'est pas assez pour ton père de t'aimer, il faut, pour les besoins de mon cœur, que j'aime aussi celle que je considère déjà comme ta femme, comme ma fille.

Cela indique, mon fils, qu'il faut une fille à ton vieux père.

— Je ne parlai pas ainsi il y a quelque temps quand je te disais, effrayé: Paul ne te marie pas, craignes la femme, méfie-toi de ses perfidités!.....

— Ah! me voilà bien changé, et certes je ne pensais pas que cela peut arriver.

— Mon père, mon bon père! dit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion.

— Que veux-tu Paul, c'est ma tendresse pour toi que ton amour sollicite pour Georgette. Je ne l'ai pas vue encore, cette jeune fille, et je l'ai bien comprise aujourd'hui au moment où elle se levait, me jetant dans un rêve de sacrifices sublimés.

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Vous-tu, je suis rentré ici tout ahuri, n'ayant plus la tête à moi, et je n'ai pas fait autre chose que de penser à elle et à toi. Pourtant elle se dressa debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient debout, toute palpitante d'émotion et murmura: — Il va venir!

— Alors, elle aussi est bien changée.

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

— Heu! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

— Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-même la recevrez demain; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elle, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh! merci, mon père!

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul disait:

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant:

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdus dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres! Que d'inquiétudes et que de terreurs!

— On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci lui eût répété à son père, le lâche qu'après du torturé de la rue Lacépède.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait fait être victime.

Il est de ces choses répugnantes, plaignes de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir un Georgette une valonnée, un père encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'est été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle pas passé là que le reste de la nuit; qui sait? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent frissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent volontiers: d'honnêtes filles de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutallement ou, si tu aimas mieux, agressement arrachées, confondues, jetées pêle-mêle avec la porriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écrirai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompense une bonne action, c'est un provoquer d'autres.

— Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus mandable qu'il peut être. Je n'ai pas un endroit où je pourrais en toute sécurité placer Georgette; c'est à ma mère que je l'ai confiée.

— L'a-t-elle bien accueillie, au moins!

— Ma mère ne pouvait que bien accueillir la fiancée de son fils.

— Elle est capable d'en être jalouse, prononça Lebrun d'une voix émue.

Le jeune homme secoua la tête en souriant.

— Comme vous, mon père, dit-il, ma mère aime déjà Georgette.

— Alors, elle aussi est bien changée.

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

— Heu! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

— Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-même la recevrez demain; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elle, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh! merci, mon père!

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul disait:

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant:

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdus dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres! Que d'inquiétudes et que de terreurs!

— On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci lui eût répété à son père, le lâche qu'après du torturé de la rue Lacépède.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait fait être victime.

Il est de ces choses répugnantes, plaignes de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir un Georgette une valonnée, un père encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'est été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle pas passé là que le reste de la nuit; qui sait? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent frissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent volontiers: d'honnêtes filles de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutallement ou, si tu aimas mieux, agressement arrachées, confondues, jetées pêle-mêle avec la porriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écrirai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompense une bonne action, c'est un provoquer d'autres.

— Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus mandable qu'il peut être. Je n'ai pas un endroit où je pourrais en toute sécurité placer Georgette; c'est à ma mère que je l'ai confiée.

— L'a-t-elle bien accueillie, au moins!

— Ma mère ne pouvait que bien accueillir la fiancée de son fils.

— Elle est capable d'en être jalouse, prononça Lebrun d'une voix émue.

Le jeune homme secoua la tête en souriant.

— Comme vous, mon père, dit-il, ma mère aime déjà Georgette.

— Alors, elle aussi est bien changée.

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

— Heu! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

— Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-même la recevrez demain; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elle, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh! merci, mon père!

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul disait:

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant:

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdus dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres! Que d'inquiétudes et que de terreurs!

— On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci lui eût répété à son père, le lâche qu'après du torturé de la rue Lacépède.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait fait être victime.

Il est de ces choses répugnantes, plaignes de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir un Georgette une valonnée, un père encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'est été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle pas passé là que le reste de la nuit; qui sait? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent frissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent volontiers: d'honnêtes filles de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutallement ou, si tu aimas mieux, agressement arrachées, confondues, jetées pêle-mêle avec la porriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écrirai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompense une bonne action, c'est un provoquer d'autres.

— Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus mandable qu'il peut être. Je n'ai pas un endroit où je pourrais en toute sécurité placer Georgette; c'est à ma mère que je l'ai confiée.

— L'a-t-elle bien accueillie, au moins!

— Ma mère ne pouvait que bien accueillir la fiancée de son fils.

— Elle est capable d'en être jalouse, prononça Lebrun d'une voix émue.

Le jeune homme secoua la tête en souriant.

— Comme vous, mon père, dit-il, ma mère aime déjà Georgette.

— Alors, elle aussi est bien changée.

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

— Heu! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

— Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-même la recevrez demain; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elle, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh! merci, mon père!

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul disait:

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant:

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdus dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres! Que d'inquiétudes et que de terreurs!

— On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci lui eût répété à son père, le lâche qu'après du torturé de la rue Lacépède.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait fait être victime.

Il est de ces choses répugnantes, plaignes de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir un Georgette une valonnée, un père encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'est été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle pas passé là que le reste de la nuit; qui sait? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent frissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent volontiers: d'honnêtes filles de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutallement ou, si tu aimas mieux, agressement arrachées, confondues, jetées pêle-mêle avec la porriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écrirai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompense une bonne action, c'est un provoquer d'autres.

— Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus mandable qu'il peut être. Je n'ai pas un endroit où je pourrais en toute sécurité placer Georgette; c'est à ma mère que je l'ai confiée.

— L'a-t-elle bien accueillie, au moins!

— Ma mère ne pouvait que bien accueillir la fiancée de son fils.

— Elle est capable d'en être jalouse, prononça Lebrun d'une voix émue.

Le jeune homme secoua la tête en souriant.

— Comme vous, mon père, dit-il, ma mère aime déjà Georgette.

— Alors, elle aussi est bien changée.

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

— Heu! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

— Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-même la recevrez demain; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elle, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh! merci, mon père!

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul disait:

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant:

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdus dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres! Que d'inquiétudes et que de terreurs!

— On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci lui eût répété à son père, le lâche qu'après du torturé de la rue Lacépède.

de ma vie ne m'ont pas fait prendre l'humanité en haine. Quand je donne, mon ami, je ne le dis pas; je n'admets point d'ostentation dans le bienfait. Je veux, nous pouvons, Paul, venir en aide à des infortunés infortunés. Je dois te rendre cette justice que tu ne m'as jamais dépensé beaucoup d'argent, tu as été sage et ton père a été économique. Oh! tu seras bien étourdi un jour, quand tu connaîtras le chiffre de la fortune que j'ai amassée pour toi.

— Mon père, répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix, ai-je donc besoin de la fortune, quand j'ai le talent que je vous dois, la santé et le goût au travail!

Lebrun saisit la main de Paul, et la serrait fortement:

— Bien, mon fils, dit-il, j'aime t'entendre parler ainsi.

Après un bout de silence.

— A propos, reprit le sculpteur, avez-vous écrit, toi ou Georgette, à ces braves gens de Montliéry pour les tirer de leur iniquité?

— Je dois vous avouer, mon père, que ni Georgette ni moi n'y avons songé; tout entier à notre joie, nous avons oublié M. et Mme Delmas. Mais je connais Georgette, mon père, si elle n'écrit pas ce soir elle le fera demain.

— Soit; mais M. et Mme Delmas doivent être très en peine, et il faut qu'ils soient vite rassurés.

Lebrun prit une feuille de papier et écrivit la dépêche dont nous avons parlé, qu'il fit porter immédiatement au bureau du télégraphe.

— An moment même où Georgette débout, les yeux fixés sur la pendule, prononçant, comme Rachel dans *Popaï d'Halévy*, ces mots: "Il va venir!" un fiacre s'arrêtait devant la boutique de Mme Prudence.

Paul sauta lestement sur le trottoir, entra dans le magasin, salua Elisabeth d'un mouvement de tête amical et, sans s'arrêter, se dirigea vers le salon, où il trouva sa mère.

Celle-ci, après avoir embrassé son fils, lui dit:

— On ne peut pas être plus exact; comme on voit bien que tu es amoureux! Onze heures viennent de sonner et je suis sûre que Georgette t'attend avec impatience. Ah! elle t'aime bien aussi, va; quelle délicate enfant. Paul! J'en suis enthousiasmée. C'est une enchantresse! En elle tout est charme. Et quel cœur! Elle a écrit ce matin à ses amis de Montliéry.

— Ah! elle a écrit!

— Oui, une très longue lettre, qu'elle m'a fait lire; c'était si bien dit, avec de si nobles sentiments, que j'ai eu peine à retenir mes larmes.

Mais ne la faisons pas attendre plus longtemps.

Mme Prudence s'avança jusqu'au pied de l'escalier et appela: — Georgette, ma fille, descendez!

La jeune fille répondit aussitôt: — Oui, ma mère, tout de suite; mais je ne trouve pas mon chapeau.

— Venez, ma mignonne, il est ici.

— Tu vois, Paul, reprit-elle, il est convenu qu'elle dira "ma mère," et moi "ma fille." Tout cela, mon Paul, vient de ma tendresse pour toi.

— Oh! ma mère, ma mère c'est-à-dire!

Georgette, repoussée, fraîche comme la parure du matin à peine épanouie, parut dans le salon. Aussitôt, avec cet élan de la jeune fille qui aime et qui s'abandonne aux inspirations de son cœur, elle jeta ses bras au cou de Paul.

Comme c'était autrement gracieux et charmant qu'une réserve affectée ou de commande!

— Ma chère enfant, dit Léonie, voici votre chapeau.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise.

— Il est peut-être un peu sale, continua la marchande à la toilette; les fleurs et les rubans étaient fanés, je l'ai pris ce matin sans vous le dire, et je me suis donné le plaisir de lui mettre une nouvelle garniture; le trouvez-vous bien ainsi?

— Ma mère! murmura la jeune fille prête à pleurer.

Et elle se jeta au cou de Léonie, que Paul, très ému, embrassa à son tour.

— Vous, comme reprit Mme Prudence, ce bonnet de chrysanthèmes et ce noué de ruban vont à ce joli visage.

Elle posa le chapeau sur la tête de Georgette.

— Maintenant, ma mignonne, regardez-vous dans la glace.

— Je ne me reconnais plus, dit naïvement Georgette.

— Et toi, Paul, tu ne dis rien!

— Ma mère, je pense à votre bonté.

La marchande à la toilette eut un doux sourire.

— Ma chère mignonne, reprit-

dit-il; vous serez heureux, et je le serai avec vous.

Puis d'un ton joyeux: — Martine a parlé; à table, mes enfants; à table!

XXVII

MADAME DE VAUCLAIR.